

CELLES QUI SONT PARTIES

Délaissant les grands axes, j'ai pris la contre-allée

A. Bashung et J. Fauque

*Paradoxalement, les institutions devraient garantir
le droit à la fragilité des individus. Le droit, en somme,
de ne pas renoncer à sa propre humanité...*

Roberto Scarpinato

La Contre Allée est une maison d'édition indépendante
qui fait confiance à votre curiosité depuis 2008.

Vous avez entre les mains la **première impression**
de *Celles qui sont parties* dans notre collection poche,
et nous vous en remercions.

Collection LA SENTÉ 2027

NOÉMIE GRUNENWALD

CELLES QUI SONT PARTIES

*Pour moi, l'acte d'écriture est étroitement lié
à mon rapport à la vérité. Je raconte des mensonges,
aussi bien dans la vie qu'en fiction,
mais tout du long c'est la vérité que je recherche.*

— Dorothy Allison
lettre aux Lesbian Herstory Archives,
31 janvier 1980

à celle qui est partie

C'est la seule fois où cette journée se passera comme prévu. Nous sommes le quatre décembre deux mille soixante-sept. La maison est propre et rangée. Chaque chose est à sa place : la vaisselle dans le vaisselier, les torchons dans le placard sous l'évier. À l'exception de quelques restes de la veille, le frigo est vide. Les plans de travail sont nets et la gazinière briquée. Même le filtre à café que tu as utilisé ce matin a été jeté au compost. Ma moka de midi finit d'égoutter sur l'égouttoir. L'air était frais quand tu t'es levée à l'aube. Tu as allumé le feu dans les deux poêles à bois, tu as fait couler ton café, tu as préparé mon thé puis tu t'es installée à table avec le journal. Tu as attendu de m'entendre gémir pour m'amener ma tasse au lit. Tu t'es penchée sur moi pour m'embrasser et tu t'es émerveillée de mon visage encore à moitié endormi. Tu ne t'en es jamais lassée. Au cours de ma vie, j'ai su apprivoiser mon image et m'en accommoder, mais je crois qu'il n'y a que dans ces instants fugaces de demi-sommeil, alors que tu me berces de tendresse et qu'il est encore trop tôt pour que je m'enlise dans la conscience de moi-même, que je me sens vraiment belle. J'ai toujours voulu croire à la puissance de la vulnérabilité. Ces moments m'intiment d'accepter la preuve de cette conviction. Puis tu m'as laissé émerger seule. Nous savions toutes les deux que cette journée

allait exiger de nous une certaine distance, que nous avions chacune des choses à régler, à contempler.

L'après-midi est bien entamée. Dans le salon, deux verres nous attendent sur la table basse qui a survécu aux déménagements de ta jeunesse. Sur les lourdes étagères de la bibliothèque que tu as fabriquée de tes mains, les livres se languissent de leurs prochaines lectrices. Nous avons pris nos dispositions pour qu'ils soient bientôt confiés à différents collectifs, mais pour l'heure nous avons préféré les garder avec nous. Cela avait été l'un de nos petits bonheurs, quand nous nous étions installées dans cette maison, de pouvoir enfin garnir nos murs de livres jusqu'au plafond. Tes épais volumes de fantasy et de science-fiction avaient besoin d'espace. Nous avons construit une deuxième bibliothèque dans la pièce attenante et réorganisé le classement afin de faciliter mes recherches pour le travail. Aujourd'hui, nous aurions préféré transmettre ces ouvrages à des amies plus jeunes, mais elles se font rares. Nous avons toujours peiné à garder nos proches, les tiennes comme les miennes, à tisser des liens suffisamment serrés pour recouvrir les gouffres. Ils se relâchent peu à peu jusqu'au moment où nous revenons dans nos tranchées. Même entre nous s'installe parfois l'isolement. Enfants et adolescentes, nous avons chacune appris à survivre seule dans la tourmente, à gérer l'urgence et la bagarre. Le plus grand défi de notre vie d'adultes a peut-être été d'appivoiser la paix. Je ne pense pas que nous ayons réussi. Quand tout

allait bien, je ne savais pas à quoi m'accrocher, le vide m'envahissait et je suffoquais dans l'arrière-gout de mélancolie qui a toujours imprégné mon palais. Quand quelque chose allait mal, tu te renfermais, te retirais au loin et t'affairais pour essayer d'esquiver tout ce qui pourtant résiste à l'agitation. J'étais frontale, tu étais fuyante, j'avais besoin de déverser, tu avais besoin de digérer, j'essayais de rationaliser, tu essayais de ressentir, je voulais parler tout de suite, tu voulais analyser dans ton coin. Si nous avions compris plus tôt à quel point nous ressemblons chacune à notre mère, cela nous aurait peut-être évité quelques cahots. Je t'ai laissé entrer si profond dans mes entrailles que ma haine de moi-même a contaminé mon rapport à toi. Mes angoisses ont souvent pris le pas sur mon amour. Je devenais alors aussi dure avec toi que je le suis avec moi-même. Je n'ai aucune excuse, c'est ma plus grande erreur. Je me suis laissé déborder, submerger, noyer par mes fantômes au lieu de te donner l'attention que tu étais en droit de recevoir. La faim et le manque nous ont dévorées. Notre complicité est restée en chantier. C'est peut-être mieux ainsi. Rien n'a jamais été acquis. Il nous a fallu recomposer d'année en année l'équilibre adapté au moment. Nous nous sommes foirées à plusieurs reprises. Il nous fallait alors du temps pour ramasser les aiguilles et reprendre notre ouvrage. Au début, je parlais de tissage, puis nous nous sommes rendu compte qu'il n'existait aucun métier, aucune machine programmée ni programmable pour nous guider. Nous avons alors préféré le tricotage. Notre histoire est un tricot d'amatrices, en point mousse et en point de riz, avec des coutures hasardeuses et des irrégularités dans les mailles. Les pelotes de laine ont changé au fil du temps, avec les

aléas de la production et les disponibilités en magasin. L'esthétique est parfois discutable et il faut en prendre soin pour qu'il ne s'effiloche pas sous les patounages du chat, mais il n'a jamais manqué de nous tenir chaud.